

« Soleil. Cérémonial amoureux »

Pierre Popovic

Numéro 78, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27188ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (1996). Compte rendu de [« Soleil. Cérémonial amoureux »]. *Jeu*, (78), 199–201.

mère. Elle n'a pas été tendre, et les reproches fusaient de ses propos. Là, devant le lit de la mourante, nous sommes témoins de la réconciliation. Là, il n'y avait qu'amour pour cette gisante, réduite par la maladie, mais rayonnante de lumière dans sa marche vers la mort, « l'acte le plus courageux que j'aie vu », précise Pelletier.

Ce passage, parmi les plus prenants, les plus forts et les plus émouvants qu'il m'ait été donné de voir au théâtre, fut un événement en soi. Pelletier, par sa parole et son jeu, fait revivre la passion de sa mère ainsi que son propre bouleversement devant la mort, bouleversement qu'elle partage avec sa sœur et son frère. La profondeur du sentiment transformé par sa parole poétique et son jeu d'une authenticité absolue font de cette scène un moment de théâtre sublime, émouvant au plus haut degré. Devant elle, le spectateur vit une véritable catharsis.

Là où j'ai senti que cette œuvre n'était pas finie et qu'il s'agissait bien d'une première version à retravailler, c'est dans l'intégration de certaines images. J'ai déjà mentionné l'image du début qui en tant que prologue passe très bien. D'autres images, par contre, manquaient de précision : par exemple, celle de la cathédrale du Moyen Âge qui devient en quelque sorte le symbole des femmes de pouvoir. Pour évocatrice qu'elle ait été, cette image de la femme-cathédrale n'était qu'ébauchée et s'intégrait mal à l'ensemble. Mais ce n'est là qu'un détail que la prochaine version corrigera certainement. Lorsque vous la verrez prendre l'affiche, courez la voir.

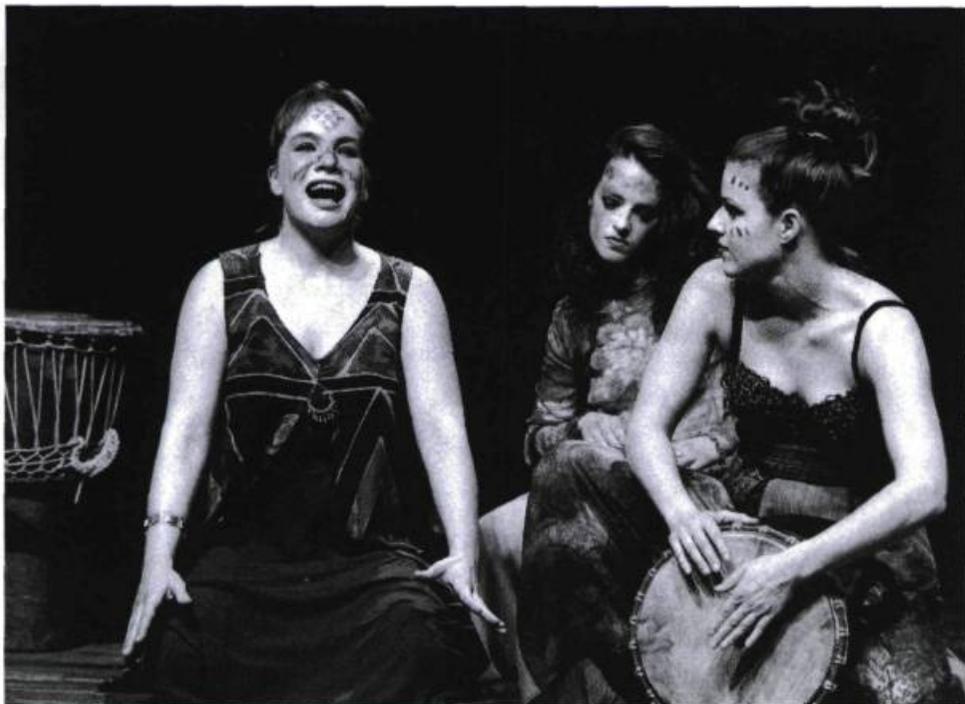
Dennis O'Sullivan

« Soleil. Cérémonial amoureux »

Texte de Pascale Rafie. Mise en scène : Suzanne Lemoine ; décor : Pascale Rafie ; éclairages : Manon Choinière ; costumes : Johanne Dufour ; professeure de tam-tam et conseillère musicale : Ubaka Hill. Avec Nathalie Claude (Concha), Norman Helms (Ali), Suzanne Lemoine (Samira), Sylvie Moreau (Leïla), Dominique Quesnel (Magida) et Isabelle Villeneuve-Galipeau. Production des Cèdres Millénaires, présentée à la Licorne du 12 au 19 décembre 1995.

La généalogie du rythme

D'origine libanaise, Leïla a gagné le Canada bien décidée à poursuivre malgré tous les obstacles – dont le moindre n'est pas la guerre – sa recherche du bonheur et de l'amour. Elle a rêvé celui qui lui est destiné au point de pouvoir dessiner son portrait dans le sable. Ce rêve de celui qu'elle aimera lui vient cependant du fond des âges ; il lui a été légué par toutes les femmes de sa lignée, lesquelles, de génération en génération, à travers leurs souffrances, leurs amours, leurs morts, leurs chants, leurs désirs, se sont transmis le flambeau de la vie et de la joie. Le spectacle recompose la filière des ancêtres de Leïla, incarnant sur la scène cet héritage imaginaire auto-mythologique que porte peu ou prou tout migrant dans les valises de sa mémoire. Ce legs est représenté par un chœur des ancêtres avec lesquelles Leïla est en dialogue constant. Si le ton de ce dialogue est principalement celui de la



Dominique Quesnel,
Suzanne Lemoine et
Sylvie Moreau. Photo :
Paul-Antoine Taillefer.

complicité ou, à l'occasion, de la solennité, il peut aussi être celui de la discussion. C'est notamment le cas à la fin du spectacle, lorsque ses aïeules reprochent à Leïla de ne pas encore avoir choisi son amant, alors qu'elle vient d'atteindre la trentaine. Mais celle-ci tient bon, attendant de reconnaître l' élu de son cœur, lequel survient à la toute fin de la pièce pour célébrer les noces finales.

On le mesure à ce rapide résumé : *Soleil* est une production résolument optimiste, positive, s'opposant avec une sorte de juvénilité poétique à tout esprit critique et, *a fortiori*, à tout cynisme ou mauvais sentiment. Hymne à la joie, hymne à la vie, hymne au soleil et à la femme, l'un et l'autre présentés comme les gardiens et les garants d'une survie de l'amour et de la spécificité humaine, *Soleil* ignore les trous de la couche

d'ozone et les méfaits de l'ultraviolet : il semble provenir d'un autre temps, renouer ingénument avec un art merveilleux et vaguement granola auquel il est difficile d'accorder quelque crédit.

L'aspect le plus intéressant de la mise en scène est l'utilisation systématique du tam-tam, de la musique et du chant par l'ensemble des comédiennes. Les enchaînements de rythmes variés et d'origines musicales très diverses servent à tisser les liens entre chacune des membres de la lignée. Le rythme, mémoire de l'intime et fil rouge de l'histoire des femmes, peut dès lors être considéré comme ce qui permet de transcender la pulsion de mort et ses multiples manifestations. Cette liaison animée entre les personnages que la scène réunit imaginairement jure cependant avec le choix d'une disposition à l'italienne, frontale,

qui n'est guère heureux puisqu'il donne aux scènes de groupe une allure « music-hall » s'intégrant très mal dans la symbolique générale de la pièce.

Soleil n'est assurément pas un grand moment de théâtre. Si son parti pris enthousiaste et sa vision enjouée de l'existence peuvent à la rigueur être tenus pour des choix délibérés destinés à transcender le *tedium vite* si commun de notre fin de siècle (et, selon certains, de toutes les fins de siècle), si le talent de plusieurs des comédiennes (Nathalie Claude, Sylvie Moreau) évoluant sur scène aide quelquefois à faire accepter la convention naïve proposée par cette production, il reste que la pilule euphorisante est vraiment très difficile à avaler. Il y a en effet que le texte, radieux, ensoleillé, coquet, semé d'images épanouies, joliment orné de métaphores en fleurs et, surtout, inondé de clichés et de fausse poésie barbante, est assez constamment pénible. Parmi cent, quelques expressions fleuries glanées au hasard : « tes bourgeons de seins », « tu es le début du monde », « un trésor en éveil », « son sillage [...] déchire la foule comme une blessure qui n'a jamais saigné », « je suis un fleuve enflammé », « planter son espérance », « tu accostes à mon rivage », « réveiller tes volcans oubliés ». La véritable poésie est évidemment à l'opposé de ce discours enchanteur qui rappelle les pires romans sentimentaux. Il faut espérer que les prochaines productions des Cèdres Millénaires s'appuieront sur des pensées et des supports plus substantiels.

Pierre Popovic

« La Bonne Femme »

Texte et interprétation de Jasmine Dubé. Mise en scène : Martin Faucher ; assistance à la mise en scène et éclairages : Mathieu Marcil ; scénographie et costumes : Linda Brunelle ; musique originale : Gaétan Lebœuf. Production du Théâtre Bouches Décousues, présentée à la Maison Théâtre du 14 octobre au 5 novembre 1995.

Les méchants : c'est pas sorcier...

Une tringle de métal qui tourne à volonté et fait danser les petites étoiles qui y sont suspendues, quelques voiles transparents aux pouvoirs fragiles, l'image à peine dessinée d'une forêt où se terre, dans une maison en bonbon, une sorcière maléfique qui dévore les enfants trop gourmands... Au milieu de la scène trône un gros coussin rose et douillet en forme d'éléphant : c'est Lélé, l'ami malade, l'inséparable compagnon de la Bonne Femme, qui le soigne et le dorlote autant qu'elle le dispute – parce qu'il ne veut rien faire, parce qu'il n'est pas gentil, ou tout simplement parce que la mauvaise humeur l'emporte parfois sur la tendresse.

C'est qu'elle n'est pas toujours de bon poil la Bonne Femme, malgré son grand cœur. De fait, cette sorcière dissidente et solitaire a décidé de faire la guerre aux inquiétants personnages qui peuplent les histoires enfantines, à l'aide d'une formule magique dont elle possède le secret ; réduits en cendres et enfermés dans des petits pots bien rangés dans « l'armoire aux méchants » qui se trouve